

ACTE IV

Le théâtre représente une maison de campagne pauvrement meublée. Au milieu de la salle, une table, des chaises. A gauche, une grande cheminée, surmontée d'une corniche ornée de deux chandeliers et autres menus objets. Un fusil et un fouet sont suspendus au-dessus de la corniche. Une porte, dans le fond, à gauche. A droite, une fenêtre ouverte laisse apercevoir la rivière au loin.

SCENE I

(Au lever du rideau, SEVERIN, portant une chemise blanche, ouverte au col, est assis dans un fauteuil, près de la cheminée. Il est à demi tourné du côté du public, et semble dormir. On entend le son des cloches.)

SEVERIN (s'éveillant, terrifié) Le glas!... On sonne le glas pour Procès, ce sera mon tour, demain... Si on allait découvrir que j'étais au puits, ce serait la potence... (il essaie de se lever) Fuir!... Oui, fuyons... (il retombe) Impossible, ce misérable m'a troncé la poitrine avec sa canne... Ah! puits maudit, puits des Levasseurs... (la foudre éclate et Maurice paraît à la fenêtre.)

SEVERIN (se dressant)—C'est Levasseur... le puits!... le puits!... Je suis maudit...

SCENE II

(MAURICE, par le fond.)

MAURICE—Enfin, je te retrouve, Séverin. Je savais que le loup blessé finirait par revenir à sa tanière.

(Il verrouille la porte.)

SEVERIN (terrifié)—Oh! monsieur Maurice, venez-vous pour me dénoncer? Pour me livrer au bourreau, peut-être?...

MAURICE (sombre)—Je viens venger mon père!...

SEVERIN—Votre père?...

MAURICE—Oui, mon père, Denis Levasseur, que tu as trahi et livré aux Anglais...

SEVERIN (à genoux)—Grâce!... grâce!... ne me tuez pas. Je veux me réconcilier avec le Bon Dieu...

MAURICE—Tais-toi, vil hypocrite... Il y a trop longtemps que tu abuses de la clémence de Dieu, et que tu lasses la patience des hommes. Comme m'a montré la tombe que tu as creusée, il y a vingt ans, et je viens te demander des comptes, misérable... (il s'avance, menaçant) Je ne peux pourtant te tuer, immonde scélérat...

(Il remonte à la cheminée et décroche le fouet.)

SEVERIN—La cravache!... pas ça, pas ça, mon Dieu!...

MAURICE (regardant le manche du fouet. Lisant)—Denis Levasseur!... Pauvre martyr... viens-tu me rappeler que chacun doit porter le poids de ses fautes?... L'Histoire a déjà flétri la trahison, et pour le crime, il y a la justice (il baise la cravache) Pauvre martyr, je m'agenouillerai sur cette terre arrosée de ton sang, et désormais sacrée pour tout un peuple qui n'oubliera jamais le nom du héros, mais moi, c'est le père que je pleure et son souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

(On frappe.)

UNE VOIX—Ouvrez, au nom de la Loi!...

SEVERIN—Les baillis!... Ah!... je suis perdu...

(Maurice ouvre la porte.)

SCENE III

(Par le fond, deux BAILLIS et un homme de POLICE.)

POLICE—Vlà notre homme...

SEVERIN (tirant son couteau)—La potence!... jamais!...

(Il se frappe. Séverin tombe, les baillis s'empres- sent autour de lui.)

POLICE (examinant Séverin)—La justice est vo- lée, Séverin est mort.

CHANGEMENT A VUE

Le théâtre représente la Place Jacques Cartier. Des passants vont et viennent: charniers, hommes et femmes du peuple. Au pied de la colonne Nelson un aveugle, en train d'accorder son violon. On aperçoit le fleuve dans le lointain.

SCENE IV

(Par la droite, SIMON, dominant le bras à McKay.)

SIMON—Voyons un peu: Vous me dites que vos dettes se montent à dix mille piastres?

McKAY—En comptant l'hypothèque sur ma mai- son, de la rue Sherbrooke. Oui, c'est cela, à peu près...

SIMON—Et votre actif?...

McKAY—Tout au plus de quoi payer le voyage de noces...

SIMON (à part)—Ruiné!... (haut) Diable!... savez-vous que cela est maigre à mettre sur un con- trat où je place dix mille piastres en propriétés fon- cières, et cinquante mille, en argent (McKay, pro- testant) Oui, oui, je sais. Il y a votre commission

dans l'armée... l'uniforme... Peu votre père vous avait pourtant laissé une jolie fortune.

McKAY—Hélas!... il m'aurait fallu les conseils d'un financier habile comme vous. Et le commissariat anglais? (lui tapant sur l'épaule) Pensez à ce que cela rapporte à la maison Dorvillier. Et puis la haute société anglaise recevra à bras ouverts la famille du capitaine McKay. Secondé par moi, vous pourrez as- pirer aux honneurs. Que diriez-vous, par exemple, de Sir Dorvillier? N'est-ce pas, que cela est agréable à l'oreille?

SIMON—Je n'ai plus d'ambition. La mort tragi- que de mon fils m'a terrassé. En vous donnant ma fille, je tiens parole à mes engagements avec votre père, auquel j'étais lié par une solide amitié. Vous savez que je donne cinquante mille piastres, à ma fille?...